

JOURNAL POUR RIRE,
JOURNAL AMUSANT
 JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et C^{ie}, du *Charivari*, de la *Caricature politique*,
 du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur Paris est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delany, Davies et C^{ie}, 1, Finch Lane.

Cornhill, London. — A Saint-Petersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierisch et chez Darr et C^{ie}. — Prusse, Allemagne et Russie, où s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
 CHEZ LE SUCCESSEUR
D'AUBERT et C^{ie},
 RUE MARGAIE, 20.

PRIX :
 3 mois. 5 fr.
 6 mois. 10 .
 12 mois. 17 .

ÉTRANGER :
 selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
 CHEZ LE SUCCESSEUR
D'AUBERT et C^{ie},
 RUE MARGAIE, 20.

Les lettres non affranchies
 sont refusées.

L'administration ne tire
 aucune traite et ne fait
 aucun crédit.

A PROPOS DE L'ANNEXION, — par G. RANDON.



Rien de nouveau-z-en Savoie : quelques Frrrançais de pluss, et voilà !

LES POETES INCOMPRIS.
COULISSES DE LA VIE LITTÉRAIRE.

La littérature parisienne, si puissante et si féconde, a, entre autres privilèges singuliers, celui de faire éclore

tous les ans une foule de versificateurs qui se croient choisis par les dieux pour être les génies de leur siècle.

Selon ces grands hommes en herbe, la poésie se trompe de route, elle abdique et on la néglige pour sacrifier au veau d'or ; il est temps de la ramener dans le droit chemin, et de chasser les marchands du temple.

Le public, très-incrédule de sa nature, les laisse dire et se bouche hermétiquement les oreilles aux accents plaintifs de leurs élégies larmoyantes, sans se préoccuper autrement de cette audacieuse réclame à la poésie.

Ce sont les de Foy de l'art.

D'une médiocrité négative mais présomptueuse, ils se

Avec le numéro de ce jour, les abonnés du Journal amusant recevront la livraison d'avril du **MUSÉE FRANÇAIS**.

A PROPOS DE L'ANNEXION,

par G. RANDON (suite).



17160
Hier, on allait son petit bonhomme de chemin, on ne pensait qu'à ses petites affaires.



17161
Il n'est pas jusqu'aux marmottes qui ne cèdent à l'entraînement général.



— Viva la France! et youp la Catharine et la Marianne, et les petits chous.... toujours!



17162
Aujourd'hui,.... le premier qui m'appelle encore Savoyard!...



17163
Au moins, comme ça, on peut voir ce qui se passe chez les voisins.

hissent sur les échasses d'une vanité impudente, et crient bien haut qu'eux seuls possèdent le secret de se mirer convenablement dans le cristal des fontaines et de parler déceimment à la lune, — ce dont personne ne doute, et eux encore moins que personne.

Je diviserai volontiers ces don Quichotte littéraires en trois classes.

La première, qui est la mieux partagée, vit de ses rentes, nourrit grassement les bergers et les bergères de ses églogues, et les mène quelquefois souper dans un cabaret à la mode.

Il arrive bien alors que Corydon s'y grise à un degré prévu par le poste voisin, et qu'Amaryllie y dénoue sa ceinture d'une manière médiocrement pastorale; mais, à cela près, tout s'y passe le plus galamment du monde.

Au dessert l'amphitryon lit, s'il peut encore lire, plusieurs strophes sur le matérialisme du siècle, et tous les auditeurs l'acclament unanimement, *inter pocula et scyphos*, comme le plus grand poète des temps modernes; puis, en guise d'apothéose, on le porte en triomphe, ce qui est le comble de la gloire à huis clos et à tant par tête.

Lorsque le plus grand poète des temps modernes s'est convaincu qu'aucun recueil ne veut accorder à sa muse les honneurs, même gratuits, de l'immortalité, il s'adresse au plus prochain éditeur, et fait imprimer à ses frais un volume de méchants vers, bien plus méchants que ceux de l'académicien Durier, qui en faisait cent pour un petit écu.

L'ouvrage publié, l'auteur en expédie un exemplaire à tous ses amis avec son hommage autographié; puis il s'endort en rêvant que Lamartine, après avoir lu ses inspirations *in-octavo*, se pend de désespoir avec l'une des cordes de sa lyre.

Un mois plus tard l'édition tout entière se trouve à l'étalage des bouquinistes, cet hôtel des Invalides des œuvres mort-nées. *Sic transit gloria!*...

Quelques-uns de ces versificateurs émérites arrivent après beaucoup d'intrigues à faire jouer dans un salon, entre deux paravents plus ou moins chinois, une comédie ou un proverbe en vers soporifiques brevetés.

Ils se produisent aussi parfois, lorsque le salon manque, dans le sein de ces académies secrètes fondées par ce que j'appellerai le demi-monde littéraire, demi-monde représenté par ces fruits secs de la pensée qui se réunissent chaque semaine pour entendre la lecture de leurs plus récentes élucubrations, et s'accabler des bravos que la foule leur refuse.

Rien n'est plus intéressant au point de vue de la haute comédie.

Parmi ces poéticules, j'en connais un qui copie textuellement les vers remarquables qu'il rencontre dans ses lectures, les dépose avec soin dans un casier, et à l'occasion les plaque audacieusement dans ses œuvres, — de l'or sur du clinquant, — un plagiat effronté dont l'impudence s'étale complaisamment au grand jour.

Mais ces auteurs embryonnaires n'ont heureusement d'autres lecteurs qu'eux-mêmes ou les collectionneurs de

curiosités bibliographiques, et le public respecte trop la virginité de leurs ouvrages pour les acheter et les lire.

..

La seconde classe des poètes incompris se recrute dans les bureaux administratifs, les bibliothèques, et jusque dans les études d'avoué; car personne n'ignore que le clerc d'avoué est un peu poète, s'il n'est tout à fait vaudevilliste.

Dans cette catégorie on commence à trouver des esprits moroses qui amentent volontiers des alexandrins contre la fortune.

Quelques-uns d'entre eux font aussi, par aventure, imprimer un modeste volume de vers, — le dessus du panier de leurs inspirations! Mais si on a le courage de feuilleter ce volume, on y rencontre des strophes dans le genre de celle-ci, que je tire d'un petit recueil beurre frais nouvellement publié.

L'auteur s'adresse à un Mécène mystérieux caché sous les initiales E. D..., et lui tient ce langage extrapoétique :

Vous êtes l'astre d'or illuminant ma vie,
Vous êtes le soleil qui, sur la fleur pâlie,
Glisse et la couvre, ardent, de ses baisers de feu,
Qui l'enlacent comme en un nœud.

Des baisers qui enlacent une fleur pâlie! Scélérats de baisers!

Et ce fortuné E. D..., qui est un astre d'or et le soleil tout ensemble! — je voudrais bien, pour ma part, avoir la monnaie de cet astre.

A PROPOS DE L'ANNEXION, — par G. RANDON (suite).



Et dire que nous avons tant tardé à nous annexer ces petits museaux-là !



Des Savoyards français ne doivent plus se laisser tondre et mener par de vils exploiters, la ramonerie parisienne se constitue en société par actions, au capital de 7 fr. 78 c.



— Veux-tu monta, ou je te flanque una raclée ?
— Du tout, maintenant que je suis Français, faut me dire s'il vous plaît, ou je ne monte pas.



— S'il vous plaît, sergent, qu'entendez-vous par la nexion ?
— Vous connaissez la topographie humaine du versant des Alpes... Eh bien ! la nexion c'est le système radical et subséquent de l'alignement des frontières, vous comprenez ?

Vous croyez que c'est tout ? A d'autres ! Notre poète reprend de plus belle :

Vous êtes la naïade aux pieds frais et limpides,
Calmant le voyageur dont les lèvres arides
Ont bu le sable lourd du Sahara brûlant
Où le chameau passe en tremblant.

Vous êtes le zéphyr.
Vous êtes le printemps.
. le croyant, le fort, l'enthousiaste.

Arrêtons-nous et admirons, il y a là des trésors. Que *pièds limpides* est bien trouvé ! je demande à voir ces pieds intéressants. Je ne connaissais que l'eau qui eût la prétention d'être limpide, mais il paraît qu'il y a des pieds excentriques qui lui disputent ce privilège.

Et ces lèvres qui boivent du sable ? encore des lèvres bizarres, vous en conviendrez.

J'ignorais que le chameau fut lâche et qu'il traverse le Sahara en tremblant ; je le supposais, au contraire, sur la foi de tous les naturalistes, patient, sobre, fort et courageux. Il n'en est rien, et le vers cité plus haut prouve que Buffon s'est trompé ; à moins que l'épithète de *tremblant* n'ait été employée plutôt pour la rime que pour la raison, car on ne saura jamais combien dans la gent poétique la rime du second vers a fait commettre de forfaits contre le bon sens.

En résumé, on voit que le Mécène chanté par l'opuscule en question a tout lieu d'être satisfait. Récapitulons : il est un astre d'or, — il est aussi le soleil ; — il n'en est pas moins une naïade, — il est de plus le printemps, — il est encore le zéphyr, — il est enfin le fort, l'enthousiaste et le croyant !

Faut-il conclure de ce dernier qualificatif qu'il s'agit d'un fils de Mahomet ?

Cet exemple suffit pour que l'on estime à sa valeur la poésie amusante de ces trop jeunes nourrissons des Muses.

Quant aux adeptes de la troisième classe, ce sont les inconnus par excellence, qui ont toujours sur leurs lèvres et au bout de leur plume les noms fatidiques de Malfilâtre, d'E-cousse et d'Hégésippe Moreau.

Ils s'en vont, tristes, sombres et pâles, d'éditeurs en éditeurs, de journaux en revues, et finissent, en désespoir de cause, par déclarer la guerre à la société qui ne veut pas les comprendre.

Chaque matin ils lui intentent un bon petit procès en rimes bien sonores ; — ils aboient après la fortune et la gloire, et déclament contre les appétits grossiers de leur époque, exclusive de toute poésie et de toute noble aspiration vers l'art.

Il faut les entendre entre eux pour être édifié : quelles satires virulentes à la façon de Martial, — quelle avalanche d'épigrammes à l'adresse du bourgeois béotien, — quelle dépense en même temps de sonnets à Marilie (Marilie est pour l'ordinaire la blanchisseuse de ces messieurs, quand ils en ont une). Comme ils s'admirent avec mansuétude, ces rimailleurs monomanes ! avec quelle touchante naïveté ils se dressent des statues et se font passer l'encensoir !

Chacun décerne à son voisin un brevet de grand homme, et tout est dit.

Il y a un certain moment dans la vie du poète inconnu où il éprouve le besoin de se suicider. Ce moment venu, il s'enferme dans sa chambre, taille sa plume avec un stylet, la trempe dans une décoction d'hémistiches élégiaques, puis il instruit le monde de la résolution qu'il a prise ; — c'est son billet de *faire part* à cette société qui l'a méconnu.

Après avoir mis la ponctuation avec soin, il prend un pistolet, l'engage, en vers de douze pieds, à se conduire loyalement ; puis il applique le canon sur sa poitrine, presse la détente, et... s'aperçoit que l'arme libératrice

n'est pas chargée, et que, faute d'argent, il ne peut acheter de balles. Quant à l'asphyxie, il ne faut pas s'enfermer à cette mort prosaïque des grisettes.

Furieux, il ressaisit la plume :

O mort, tu l'as voulu, je vivrai pour la haine !
Forçat d'un siècle impur, je porterai ma chaîne,
Mais non sans protester....

Imprécation qui peut se soutenir ainsi pendant deux cents vers, — tout dépend de la fougue du suicidé.

Je termine cette légère esquisse sur ce trait capital. Elle demanderait sans doute de plus longs développements, mais, telle qu'elle est néanmoins, nous espérons qu'elle pourra donner à nos lecteurs une idée à peu près exacte de ces héros obscurs et impuissants des coulisses de la vie littéraire.

Tous, au reste, meurent généralement dans l'impénitence finale.

Ils ont la foi, — il leur manque le génie.

HIPPOLYTE MAXANCE.

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES

SUR

LE MARIAGE ACTUEL, A PROPOS D'UN BRUIT QUI COURT.

PREMIÈRE DÉPÊCHE.

Extrait du NORD, journal belge. — « On nous écrit de Paris, à la date du 19 avril, qu'il est question d'une pétition au Sénat par laquelle on demanderait le rétablissement de la loi du divorce. »

DEUXIÈME DÉPÊCHE.

Extrait de l'INDÉPENDANCE, journal belge. 20 avril. — « Notre correspondant ajoute : — Vous savez qu'il est question d'une pétition formidable signée par les départe-

A PROPOS DE L'ANNEXION, — par G. RANDON (suite).



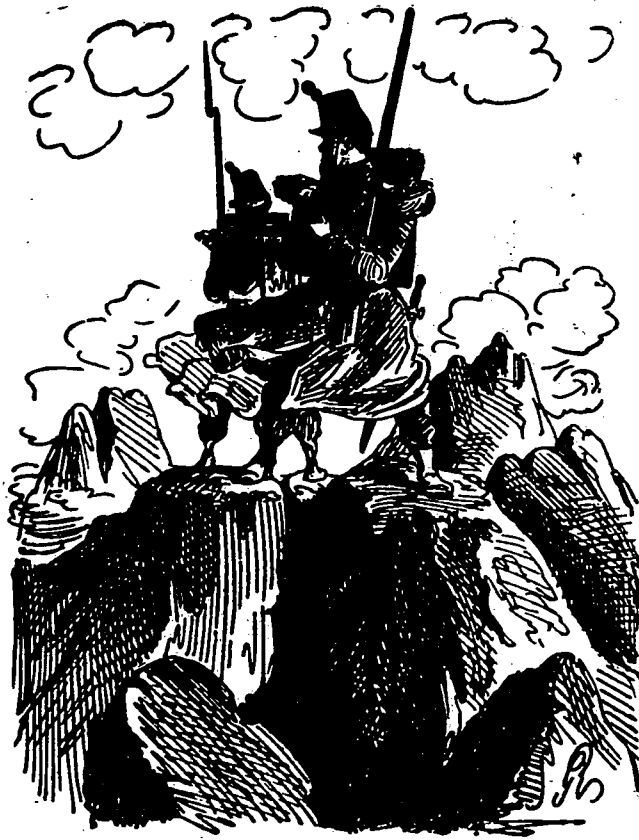
Maintenant, le premier qui m'appelle Savoyard !...



Nous sommes en France quelque chose comme deux millions de chiens, dont trois cent mille au moins pourraient se mettre en ligne.



Quant aux marmottes, au lieu de dormir chez elle pendant tout l'hiver, elles viendront désormais à Paris suivre les cours de Cellarius, de Markowski ou du Casino.



LES PASSAGES DES ALPES.
Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

tements et surtout par Paris. On y demanderait au Sénat le rétablissement de la loi du divorce. Il y a déjà un million et demi de signatures. Vous devinez que les femmes ne prennent pas part à cette foudroyante manifestation. Que de bruit cela va faire !

TROISIÈME DÉPÊCHE.

Extrait de la GAZETTE D'AUSSBOURG, journal français, 23 avril. — « Ces Français ! ils sont toujours les plus aimables farceurs de l'univers entier. A quoi pensez-vous qu'ils songent en ce moment ? A l'insurrection de la Sicile ! — Nullement. — A la comète de Charles-Quint qui va apparaître en août prochain avec une queue menaçante ! — Du tout. — Au pape ! — Nenni. — A la reine des Hovas ! — Point. Les voilà qui se mettent à signer des pétitions afin de demander le rétablissement de la loi du divorce. L'Indépendance belge parle d'une supplique dans ce sens, qui serait déjà revêtue de quinze cent mille signatures, toutes masculines. Voyez-vous d'ici le cri d'épouvante qu'une telle requête va inévitablement faire pousser dans les ménages d'outre-Rhin ? Le divorce ! c'est Annibal aux portes de Rome ; c'est le feu mis aux quatre coins de Moscou ; c'est pour Paris, en 1860, le tremblement de terre de Lisbonne. Eh bien, il paraît que cette pétition n'est pas tout ce qu'on attend là-dessus ; on cause en outre, ça et là, d'une brochure orange qui aurait pour but d'éclairer la question et de servir d'appui aux pétitionnaires. Attendons-nous à un tintamarre tel qu'il n'y en a pas eu de semblable en Europe depuis une centaine d'années. »

Tel est le bruit qui court.

— Eh ! monsieur, est-ce bien vrai ? — Je n'en sais rien.

— Est-ce bien sérieux ? — Demandez à d'autres. — Est-ce imminent ? — Cela ne me regarde pas.

Tout ce que je sais, c'est que ce bruit qui court en Europe va mettre la puce à l'oreille à toute la France.

Regardez les femmes.

Depuis que cet entre-filets s'est abattu de Paris à Bruxelles et de Bruxelles en Allemagne, le tout pour

revenir bien vite à Paris, les femmes ne sont déjà plus les mêmes.

Dans le premier moment, elles se donnaient le mot pour avoir l'air de ne pas comprendre. Cette nouvelle, la seule qui les touche, elles la traitaient de roman pour rire, de canard, de plaisanterie de carnaval, de poisson d'avril. En se voilant à demi sous les lames mobiles de leur éventail, elles disaient :

— Autant vaudrait faire une édition nouvelle du conte de Barbe-Bleue. Nous n'y croirons pas davantage.

Plût au ciel que ce fût l'avènement d'un nouveau polygame qui tuait ses sept femmes l'une après l'autre. Mais là, voyez-vous, il s'agit d'une tout autre chanson ; — il serait question de rogner la crinoline à toutes les femmes.

Ces dames ne prétexteront pas cause d'ignorance : il y a assez longtemps qu'on les a averties.

Paris présente un coup d'œil fêré que depuis dix ans, surtout l'hiver. Partout d'étincelantes soirées ; à tout bout de champ, un bal. Les femmes sont l'âme de ces fêtes. Ont-elles jamais été plus belles ? Je ne sais. Ce que j'affirme, c'est qu'elles n'ont jamais été plus brillantes. La soie, l'or, le velours, les diamants, la dentelle, l'hermine, tous les parfums de l'Yémen, toutes les perles d'Ophir, les rajeunissent ou les complètent. On croit se trouver au milieu d'un ciel brodé d'étoiles. Le danseur est en extase, le penseur s'incline, les jeunes gens les moins poétiques riment un madrigal.

Mais je trouve un revers à la médaille.

Ce revers, c'est le mari, que j'aperçois au buffet, où il avalé un verre de punch pour étouffer et noyer un soupir.

Nous autres Juvénal à la douzaine, Molière in-32, nous avons la sotte habitude de ne pas plaindre assez le mari. Ainsi le veut la tradition du théâtre et de la satire, dira-t-on. Eh bien, s'il en est ainsi, la tradition commande une injustice. Quant à moi, riez-en si vous le voulez, je sympathise avec le mari. Voilà un martyr ! Il est heureux, ajouterez-vous, de voir sa femme si merveilleuse et tant de jeunes drôles frisés s'approcher d'elle pour la prendre par la taille en dansant et la regarder dans les yeux. A la bonne heure ! Mais je vous arrêtais à

ce soupir qu'il a fait disparaître sous une lampée de tafia de la Jamaïque, et j'y tiens.

Ce soupir étouffé, je l'ai traduit. Tenez, voilà ce qu'il signifie :

— Ma chère femme, vous avez une bien belle robe, mais c'est moi qui suis en réalité le ver à soie par lequel a été filée cette robe-là. Superbe étoffe, vous le voyez ; façon de fée, vous ne l'ignorez pas ; volants de dentelle, vous le faites assez voir. Il ne faut pas en mettre beaucoup pour en avoir pour 1,500 francs. Ce total devient même un petit chiffre honteux. Le caissier de la maison est seul à prétendre que c'est un gros denier ; pardon de vous nommer ce butor. Je ne le cite que pour mémoire. D'ailleurs vous m'avez demandé cette robe avec des airs de chatte qui m'ont charmé. Va pour la robe. Si seulement il ne s'agissait que de celle-là, ou même s'il était possible qu'elle servît plusieurs fois ! Mais point ; je passerais pour le dernier des pingres ; tranchons le mot, j'aurais l'alture d'un goujat, ou, ce qui est bien pis, la figure d'un homme ruiné, si vous ne vous faisiez pas voir dix fois au moins cet hiver avec dix robes nouvelles d'une valeur pareille à celle-là. Le caissier, mon butor de tout à l'heure, me prouvera que cela fait quinze mille francs sans boire ni manger. Convenez que c'est cher au prix où est le beurre. Autre chose. Vous êtes toujours jeune et toujours jolie, ce qui me fait beaucoup d'honneur ; mais votre fille aînée, qui sort du couvent l'an prochain, sera une femme dans six mois. Il sera urgent de lui faire faire son entrée dans le monde. Pendant une saison ou deux, on s'imaginera que vous êtes deux sœurs, tant elle vous ressemble et tant vous avez peu vieilli. Pour entretenir cette illusion innocente, vous demanderez qu'elle ait la même toilette que vous et vous la même qu'elle. Nous venons de dire quinze mille francs, rien que pour dix robes ; ce sera le double pour vingt robes ; c'est encore mon Turc de caissier qui prouvera cela. Y a-t-il une fortune de nabab capable de faire face à de si énormes prodigalités ? Notez que la cadette grandit. Celle-là n'est pas jolie, elle est belle. Il faudra aussi bien parer la Madone pour elle. Essayez de faire le total, et la tête vous tournera. Mais, dites-vous, il ne s'agit encore que de dépenses imaginaires. En attendant, vous avez raison, je n'ai à m'occuper que de vos dix robes. Ah ! ces dix robes-là, ces quinze mille francs ne sont pas une chimère !

À PROPOS DE L'ANNEXION,

par G. RANDON (suite).



17171

PASSE-PORT A L'ÉTRANGER!!!

Comme si des voisins qui demeurent à une portée de fusil de Grenoble et qui se nomment Gillet, Perret, Chauvet, Bachet, Besuchet, n'étaient pas aussi Français que vous et moi!!!



17172

On a becqueté du lézard à Mascara, du chien à Constantinople, du cheval en Crimée, noce complète! Actuellement on va fricoter de la marmotte.



17173

La Savoie, civil affable, pays aéré, points de vue magnifiques; mais on est trop près des nuages..... Pour les hommes d'une certaine taille, ça devient un peu bas de plafond.



17174

En bon Français, je me suis dit : faut que je m'annexe aussi quelque chose... une petite culotte en douceur... et voilà!



17175

Quelque soit le vent qui souffle désormais, on offre de parier qu'il tiendra nonobstant. S'adresser au caporal François, 80^e de ligne, 4^e du 3^e, à Chambéry.

Il faut que je songe dès à présent à me les procurer. Demain matin, je me lèverai au chant du coq pour travailler ou pour courir. J'ai mes échéances. Chemin faisant, je rencontrerai beaucoup de ces messieurs, les maris de ces belles dames qui dansent avec vous; ceux-là feront la chasse à l'argent comme moi. Celui-là, fonctionnaire public, courra faire une courbette bien humble à un protecteur pour avoir de l'avancement. Si cela n'arrivait pas, il ne pourrait jamais payer la couturière de sa femme. Cet autre se jettera dans le bourbier des affaires; il en sortira tout souillé, mais la main pleine d'or. Cet autre voudra la maison de son père assise en province, où il comptait vieillir. Le pauvre sot se trompe, il aura Sainte-Périne pour hôtel des Invalides. Allons, dansez, souriez et amusez-vous aux propos de ce beau niais qui ne perd pas de vue vos épaules nues. Cet autre, en effet, est moins niais que nous tous : il ne se marie pas.

Le soupir signifie encore une foule de choses. Assez d'analyse comme ça.

**

Revenons à la pétition dont parlent les journaux belges.

J'ai entendu dire qu'elle ne pouvait manquer d'amener de très-beaux résultats. Sans doute elle ne guérira pas le siècle de l'épidémie du luxe. Mettra-t-elle un peu de raison dans la boîte osseuse des femmes? Cela se peut, et même quelques-uns l'espèrent.

Il y a d'ailleurs deux précédents bien curieux.

En 1832, à la chambre des députés, M. de Schonen avait présenté une pétition tendant à faire rétablir le di-

vorce. Aussitôt plus de querelles de ménage. Toute femme filait doux. La plus tigresse se changeait en agneau. Un jour, la proposition de M. de Schonen fut rejetée à quatre-vingt-dix-sept voix de majorité. Immédiatement après le vote, la bourrasque conjugale recommença. L'agneau était un jaguar.

On a vu se manifester le même mouvement en 1848, quand M. Crémieux, ministre de la justice, déposa sur le bureau de la Constituante un projet de rappel du divorce. Pendant quinze jours, les femmes passaient toutes pour des anges qui cachaient leurs ailes blanches sous leurs corsets. Un soir, la *Presse*, de M. Émile de Girardin, annonça à Paris que la proposition de M. Crémieux était rejetée. Les Parisiennes ne furent plus qu'une légion de diables.

Voilà une troisième demande de résurrection du divorce. Mesdames, il est temps d'y penser, si vous pensez à quelque chose!

MAXIME PARR.

TO LIKE ET TO LOVE.

DÉDIÉ AUX QUARANTE.

Les Anglais nous ont emprunté beaucoup de choses : d'abord nos colonies après la guerre de sept ans; nous les rendront-ils? Ils nous empruntent souvent nos inven-

teurs et leurs inventions; cela, c'est de notre faute, tant pis pour nous! Naguère ils nous empruntèrent Jeanne d'Arc... — Mais, chut! ce sont nos amis, les Anglais.

D'ailleurs, nous nous sommes vengés sur leur dictionnaire. Ils nous ont prêté :

« Railway, sport, turf, gentleman rider. » — Ils peuvent bien les reprendre, s'ils veulent; je ne m'en sers pas.

« Baby, » dont nous avons fait « bébé, » pour bien prononcer.

« Humour, » — Je n'ai rien à dire là-dessus; il nous fallait ce nom-là pour appeler l'esprit de Monselet, de Viard, de Bataille, d'autres encore, etc., etc.

Quant à « dandy, » vocable employé pour désigner la classe de bipèdes sans plumes qui se lèvent le matin uniquement pour mettre leur cravate et se coucher le soir, — des recherches récentes ont prouvé qu'il vient du français « dindon. » Regardez un dindon et un dandy à côté l'un de l'autre, c'est frappant d'analogie; démarche, conversation, tout y est. Je recommande cette étymologie à Randon, qui met tant d'esprit dans le portrait des bêtes.

**

Mais il y a encore, puisqu'on a commencé, un emprunt à faire à la langue anglaise; et personne n'y songe, quoique le besoin s'en fasse chaque jour sentir davantage.

On enrichit constamment le dictionnaire français de termes nouveaux. Nous avons « chic, poncif, flou, gandin, biche, » mots passés des argots spéciaux des ateliers et des ruelles modernes; « prime, report, » transportés du grec de la roulette aux actions, dans le langage commun.